

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

A la Lanterne !

L'augmentation du coût de la vie va faire faire un grand pas, dans la bonne voie au mouvement ouvrier.

Elle va forcer la classe ouvrière à revendiquer le droit naturel contre les possédants. Et cela sans se préoccuper ni des conditions politiques, ni des conditions économiques.

Toujours dupée, sitôt qu'elle accepte de discuter, de transiger, ou même d'attendre, la classe ouvrière a fini par comprendre que sur le terrain de la légalité, elle est la souris entre les pattes du chat.

Sur le terrain de la violence, c'est une autre chanson. Et quand il n'y a que l'épaisseur d'un grain de poudre entre les tripes d'un affameur et la main de l'affamé, la question apparaît plus franche.

Cette disette prévue tombe à pic, au moment du congrès de la C.G.T. ; espérons qu'elle orientera vers la haine, la violence et l'illégalisme tous les syndicats groupés dans les Bourses et Unions.

Par ailleurs, les socialistes parlementaires font grand train autour de la question. Ces malheureux hantonnés, incapables de résoudre le moindre problème économique et aussi impuissants vis-à-vis de celui-là que vis-à-vis des reproches au gouvernement ! Ils menacent Briand, leur Briand ! et brûlent d'instaurer un comité de Salut Public qui décrètera d'accusation les affameurs ! Farceurs ! Si la guillotine était en permanence devant la Bourse de commerce, comptez les socialistes notoires qui monteront à l'échafaud ! Depuis le banquier Chapiro, qui a été le manche de l'éteignoir du scandale Rochette, jusqu'au moindre apprenti quinze-milliste, les affameurs s'étagent par nuances dans les rangs du Part socialiste. Et c'est d'ailleurs sa raison d'être, puisque les exploitants ne peuvent entrer dans le grand parti du travail, seul parti de la lutte de classe.

Aussi rien de sérieux ne peut-il sortir de leurs rodomontades. Ils font du bruit pour rassembler les badauds autour de leurs urnes, et rien de plus.

Pour nous, la ligne de conduite est toute tracée : Amener par une éducation appropriée, le peuple au degré de haine qui lui fera faire les gestes indispensables.

Et l'éducation urgente est celle qui pose dès aujourd'hui, devant les yeux de tous, la situation des riches vis-à-vis de la situation des pauvres. Dépeignez les conditions du luxe insolent des capitalistes de tous poils et posez en regard la situation désespérée de familles ouvrières.

Moyen simpliste, disent les sociologues parlementaires.

Moyen indispensable, car notre fièvre n'est faite que d'une insuffisance de haine.

Ne nous embarrassons pas, pour le moment, des conditions météorologiques et de leurs répercussions économiques. Dupés, toujours dupés, sitôt que nous voulons raisonner avec ceux qui ont plus de connaissances techniques que nous. Nous ne voulons envisager l'action des pluies, des cyclones et des inondations que lorsque ces cataclysmes se produiront sur une terre libre, sur une terre où le bien-être général passera avant la propriété de quelques-uns.

Aussi, sans rien écouter, sur les affameurs ! Qu'ils rendent gorge ! Assiégeons-les et qu'ils tremblent comme les épiciers qui, au moment de l'inondation, essayèrent d'élever leurs prix, et furent obligés de se cacher dans leur arrière-boutique, entre deux tonneaux de mélasse, pendant que la clientèle se servait seule !

Les capitalistes n'ont qu'un baromètre pour leurs bénéfices : l'exaspération populaire.

« Jusqu'où faut-il laisser monter le cours ? » demandait le premier com-

mis au patron, pendant qu'une foule affamée se pressait contre la devanture.

« Jusqu'au premier pavé », répondit le patron.

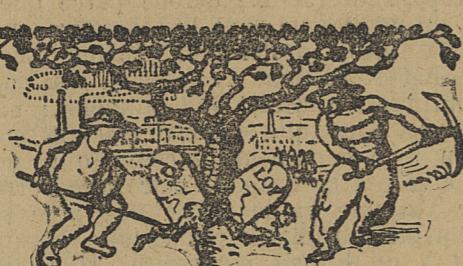
Et il avait raison.

Dans notre bonne société, ce qui fait la valeur d'une denrée, c'est le nombré de gens qui crèvent de faim.

Grandjouan.

Erratum. — Une intervention de lignes rend illisible le dernier article « Sur la route de Douera », du numéro 44. La colonne comprise entre les lignes 84 à 112 vient entre les lignes 48 et 49.

G.



En Argentine

La Acción Socialista, organe syndicaliste révolutionnaire de Buenos-Ayres, nous parvient toute vibrante d'impressions contre les sauvages gouvernements argentins, et pleine de vaillance pour la rude lutte à soutenir.

Nous y trouvons une première liste de militants déportés, en plein hiver, sans la moindre forme de procès, à la Terre de Feu, cette Sibérie républicaine, lieu de désolation où soufflent sans répit les vents glacés du Pôle. Ce que sont devenus ces camarades, nul ne le sait. D'horribles tortures sont à craindre. Mais que les coupables prennent garde, dit la Acción, les conséquences seront terribles pour eux.

Une autre liste, comptant 33 noms, nous renseigne complètement sur l'identité des expulsés. La plupart résidaient en Argentine depuis de longues années, plusieurs depuis la toute première enfance. Ils laissent des enfants et des femmes sans ressources. Et de simples intempéries comme celles que nous avons eues cette année, ont été l'occasion d'agiotages forcenés, de hausses tellement injustifiées que le grand défenseur des forbans de la Bourse, Méline-paincher lui-même, a parlé de mouvement inconsidéré de hausse sur les blés et de la publication « de chiffres fantaisistes dont le résultat fait le jeu des spéculateurs ». Bien plus, une note gouvernementale est pleine d'aveux sur les odieuses manœuvres du monde des affaires. « Comme cela a souvent lieu en pareil cas, — lit-on dans le document officiel — les offres se sont resserrées, la spéculation a profité de cet état d'esprit et on a assisté à une hausse extraordinairement brusque dont on na pas eu d'exemple au moins depuis ces cinquante dernières années.

« Cette élévation soudaine des prix qui a atteint 3 francs en dix jours a été injustifiée, car si la situation n'est pas bonne, elle n'a rien d'alarmant. »

Mais après avoir si bien constaté le mal, qu'a fait le gouvernement ? Rien. Et que pourrait-il faire ? Disons-le hautement, il est totalement impuissant. Cette note n'était qu'une menace pour rire contre les accapareurs. S'il avait supprimé temporairement — comme la loi l'y autorise — les droits de douane sur les blés, le producteur, le petit producteur surtout en aurait pâti.

De même pour le sucre, le vin et tous les produits « protégés ». Car ce ne sont pas les petits producteurs, ni les petits commerçants qui profitent des fortes hausses, et ce sont eux qui souffriraient seuls de la concurrence étrangère. Les gros produisent à un taux suffisamment rémunérateur pour supporter toute concurrence, et les spéculateurs spéculeraient sur les produits étrangers tout comme sur les autres.

Quant au consommateur, notre société est si bien faite que ses intérêts sont toujours en opposition avec ceux du producteur. On aurait donc beau faire, ce qui n'aurait à l'un, l'autre en bénéficiera toujours. Tant qu'une transformation sociale n'aura pas eu lieu, la question restera insoluble.

Après quelques à coups : spéculations féroces suivies de protestations véhémentes ou d'émeutes, l'exploitation normale du travail reprend son cours jusqu'à la crise prochaine, et il n'en reste qu'un certain nombre de misères de plus, de ruines nouvelles, d'existences sacrificielles.

On nous parle tarifs, marchés, récoltes ; on nous aligne des chiffres : nous savons tout cela. Mais nous savons aussi que la voracité des exploiteurs du travail d'autrui est de toute saison. Quand l'un s'est repu sur une industrie, qu'il a exprimé par elle, de longues années durant, la sueur de nombreux travailleurs ; qu'il se retire enfin, gavé de millions, sangsue pleine à crever, un autre le remplace, les dents longues. Après avoir gagné 10, 20, 30 pour cent sur un produit, l'exploiteur s'ingénie, s'acharne jusqu'à ce qu'il atteigne 50, 100, 200 pour cent et davantage. Après les millions, les milliards ; après les multiples usines, les industries multiples et les trusts. Et il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête, tant que les relations sociales resteront ce qu'elles sont.

Pourtant, logiquement, que devrait importer la plus ou moins grande rareté d'un produit, de vingt produits dans un pays donné ? Le pays ou les continents voisins n'ont-ils pas de ces produits à revendre ? Dans une société mieux ordonnée, il suffirait d'intensifier les autres productions de la contrée pour obtenir en échange tout ce dont on manquerait. Dans une société libre, il n'aurait qu'un geste à faire pour voir affluer, sans qu'il en coûte davantage, les produits manquant.

En attendant, le peuple sera digne de toutes les servitudes s'il ne se révolte contre les affameurs et leurs complices du parlement et du pouvoir dans une crise comme celle que nous traversons. Quand la vie des misérables est en jeu, c'est un devoir sacré pour eux de prendre par la force ce dont ils ont besoin. S'ils n'obligent pas leurs maîtres à rendre gorge, à accepter d'autres contrats, d'autres formes sociales plus justes, plus logiques, plus équitables, au moment où ils meurent de faim, quelle autre occasion pourraient-ils bien attendre ?

Est-ce que tout cela n'aura pas une fin ; est-ce que, lorsqu'on pense à toutes ces horreurs sanctionnées par les lois, la révolte la plus féroce, les représailles les plus terribles ne sont pas justifiées ?

Pour trouver un abri — l'abri ignoble des prisons, — on voit des malheureux contraints de briser une glace, de pousser des cris désertiques. Autrefois, les toutes opprimées dressaient des barricades.

C'est que, dans un monde pareil au nôtre, il faut crier bien fort pour se faire entendre.

Les barricades n'étant plus guère possibles, n'y aurait-il donc vraiment, aujourd'hui, que la grande voix de la dynamite pour faire entendre aux affameurs le cri des affamés ?

Silvain.

Souscription pour les Réfugiés argentins

Un certain nombre d'ouvriers révolutionnaires ont pu s'enfuir à temps ; ils sont à Paris à cette heure. Mais, hélas ! beaucoup d'entre eux sont dans la misère. Nous n'avons pas besoin de dire que nous leur ferons parvenir avec joie les souscriptions qu'on voudra bien nous adresser.

LA CLASSE OUVRIÈRE

par L. et M. Bonnef.

Les Boulanger ;
Les Terrassiers ;
Les Employés de magasin ;
Les Cheminots ;
Les Travailleurs du restaurant.

Chaque brochure, avec une couverture illustrée par Delanoy : 0 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.

Fusillés et poursuivis !

Samedi dernier, les maîtres de Montmorency, en grève depuis trois semaines, se rendaient au château de Montmorency où travaillaient des renards. En les voyant venir, le jardinier du château, un nommé Auelair, qui se tenait sans doute à l'affût, se livra à une véritable fusillade, blessant dix grévistes, dont un, un tout jeune homme, très grièvement. Ce malheureux perdra certainement la vue, si on parvient à lui sauver la vie.

A l'annonce de cet événement, la justice se mit en branle et le lendemain elle arrêtait... le jardinier ? Ah ! bien oui ! Les chiens de garde les plus féroces ne sont-ils pas les plus appréciés par les farouches tenants de la propriété ? Ce sont donc les grévistes que le Parquet va poursuivre ; deux d'entre eux, nos camarades Gorian et Pavie, ont été mis en état d'arrestation.

Mais pourquoi ces deux-là ? Parce qu'une voisine « qui a tout vu », disent les journaux inféodés à la police, prétend que nos deux camarades ont pénétré dans le parc en poursuivant les renards et qu'ils étaient armés de revolvers. En réalité, Gorian et Pavie sont d'actifs militants ; contre les hommes de cette espèce, tous les prétextes sont bons pour frapper.

Gorian, que nous connaissons plus particulièrement, est un jeune homme de nos amis ; propagandiste d'un caractère élevé, très sérieux, serviable, il ralliait beaucoup de sympathies à notre cause parmi ses camarades de travail. Il était donc tout désigné pour faire un inculpé puisqu'il en fallait un.

Voilà une mesure qui dépasse les bornes mêmes d'une magistrature à tout faire, quand il s'agit de la sacro-sainte propriété. Ces poursuites sont quelque chose de monstrueux, tout simplement.

espérons que M. Wilm, l'avocat de nos amis, saura faire comprendre aux juges tout ce qu'il y a d'odieux dans l'attitude du Parquet.

La Loi de Moïse

Croissez et multipliez — advienne que pourra ! l'essentiel est qu'il y ait beaucoup de naissances.

Autrement, que deviendront les établissements dénommés, avec juste raison, « bagnes d'enfants » d'une part, et de l'autre la « réserve » du Dépôt et de la Petite Roquette, où des miettes sont élevées sous l'œil bienveillant de l'administration officielle pour faire du « gibier de correctionnelle », selon l'expression imagée des gardes-chiourmés de ces lieux ?

Que deviendront aussi la caserne, Biribiri, l'usine où s'engouffrent des milliers de petits êtres pour travailler sans répit au seul profit du patron ? Que deviendront le lupanar, la maison close où vont les bourgeois, jeunes et vieux, satisfaire leurs vices d'immonde luxure, si le peuple s'avise de ne plus obéir à la loi de Moïse ?

Il faut au bourgeois, au patron, au dirigeant, au gouvernant, de la chair à travail, de la chair à plaisir, de la chair à canon. Il faut au candidat de n'importe quelle nuance des électeurs, beaucoup d'électeurs.

Ce n'est pas la qualité qui importe, c'est la quantité.

Un ivrogne invétéré vaut un homme sain de corps et d'esprit devant le scrutin ! Croissez et multipliez, disent les croyants religieux, c'est la loi de Dieu !

Faites des enfants, disent les Albert Thomas du Parlement ; plus il y en aura et plus il faudra fabriquer de souliers, de pantalons, de jupons, etc., etc. C'est du travail pour les pauvres, de-

bénéfices en perspective pour les richesses.

M. Albert Thomas est, paraît-il, un brave homme de célibataire, député, frais émoulu des écoles supérieures, dévoué au sort des humbles (à 15.000 fr. par an).

Il n'a ni le temps, ni les moyens de faire des enfants à son compte, mais il recommande éloquemment à ses électeurs d'en faire beaucoup ; la France en a besoin.

Aussi l'ouvrier conscient que touche profondément l'éloquence des Albert Thomas procrète à... chose rabattue... Il en fait des enfants... Ah ! malheur !

Que deviendront ces petits êtres qui n'ont pas demandé à venir au monde ? Comment seront-ils nourris, élevés, instruits, éduqués ? Le peuple n'y pense pas, il obéit à la loi de Dieu et à la parole de son député ; advienne que pourra.

Que va répondre M. Albert Thomas, député, et ses congénères en exhortation repopulatrice, à la lettre ci-dessous, que nous découpons dans le journal *l'Humanité* du dimanche 28 août :

« Paris, le 27 août.

« ...J'ai quatre enfants, dont l'aînée a onze ans et demi et la plus jeune trois ans. Mon logement devançant trop petit, j'ai dû donner congé. Me voilà à la recherche d'un logis. Qu'au moins au cours de mes innombrables visites aux concierges ? En prévision de l'impôt sur le revenu, la plupart des logements dits ouvriers sont augmentés de 20 à 30 francs. J'en retins un et quand je revins pour signer l'engagement, on me déclara que l'avais trop d'enfants et que l'on ne pouvait m'admettre !

« Je continue mes pérégrinations. Je retiens un autre logement, 12, rue des Tanneries, au rez-de-chaussée. O joie ! On m'admet ! Non. Après 48 heures de réflexion, on vient prévenir ma femme que l'on ne peut nous prendre parce que nous avons quatre enfants.

« Je vous demande, camarades, ce que je dois faire. Je le demande aussi à la Ligue pour la repopulation ? Que faire en présence de la cherté croissante du coût de la vie et de l'impossibilité pour les locataires ouvriers chargés de famille de se loger ? — H. Ch. »

Syndiquez-vous, dira M. Albert Thomas, et votez pour le candidat socialiste qui, à son tour, votera de bonnes lois, vous verrez ça, quand nous serons la majorité au Parlement.

En attendant, brave populo, tu seras mieux inspiré de suivre nos conseils, à nous, qui ne sommes candidats à aucune fonction électorale ou autre, mais qui connaissons bien tes besoins, tes intérêts, parce qu'ils sont les nôtres aussi et diamétralement opposés aux besoins, aux intérêts des bourgeois, des patrons, des dirigeants. Ne fais des enfants que quand tu es certain de pouvoir les nourrir, les élever et loger convenablement. Agir autrement, c'est te râver, brave populo, au niveau de l'animal en rut qui, bestialement, fait des petits sans se soucier de ce qu'ils deviendront.

La science, aujourd'hui, te permet de ne procréer qu'à ta volonté, dans les meilleures conditions de santé et de sécurité pour toi et ta chère compagne, sans te priver des joies de l'amour.

Faisons des enfants, oui ! car c'est un bonheur ineffable que de se continuer dans un petit bonhomme issu de vous, mais ne faisons des enfants qu'à bon escient.

Arnaud Louis.

La bonne entente

Dans mon compte rendu de *Réformes Révolution*, je reprochais à Grave de n'avoir pas conclu à la nécessité d'entrer dans les syndicats et les coopératives après en avoir reconnu la valeur. Je ne dis pas toute la valeur, parce que j'attribue plus d'importance à ces groupements que Grave ne leur en reconnaît.

En répondant à nos projets d'entente anarchiste, notre camarade a été amené à compléter les vues exposées dans *Réformes Révolution* ; à ce double titre, il me faut dire un mot de sa nouvelle étude : l'Entente pour l'action.

Je dois convenir tout d'abord qu'il fait, cette fois, une incursion sur la terre ferme des réalités, qu'il aborde à quelque chose de vraiment positif. Ayant proclamé la bienfaisance, la nécessité de l'organisation, il préconise enfin l'usage ou la formation de certains modes de groupements.

Mais, avant tout fidèle à ses méthodes absolutistes, il ne tarde guère à demander aux hommes ce qu'ils ne peuvent donner, et je ne vois encore, dans sa nouvelle étude, qu'une faible tentative de sortir des abstractions et des procédés armée du salut dont je voudrais voir tant d'entre nous se débarrasser.

Passe pour le Comité de Défense et la

Ligue ouvrière des locataires. Nous sommes tous d'avis, ici, que notre devoir est de soutenir, d'impulser, d'étendre si possible tous les groupements de ce genre. Mais ce n'est pas là-dessus que se gref fera la société nouvelle et nous disons que la coopérative et le syndicat préparent cette dernière pour peu que nous y mettions activement la main.

Jean Grave, lui, propose des coopératives libres basées sur la seule bonne volonté et les loisirs des militants. En se multipliant, ces tentatives... Mais les loisirs ? Vont-ils se multiplier tout seuls ? Relisez ces projets, songez aux difficultés de l'existence, à la peine qu'on a d'obtenir des efforts pour des besognes capitales, et dites si l'attrait d'un échange quelconque suffira pour absorber, en grande partie sinon en totalité, l'activité d'un militant ? Dites si cela ne vous semble puéril. Et quant à espérer, amorcer, de loisirs en loisirs, une transformation sociale, franchement, ne serait-ce pas fou ?

A l'impossible nul n'est tenu. Au lieu de vouloir tirer tout de rien, n'est-il pas mille fois préférable d'essayer de libéraliser ce qui existe, les coopératives et les syndicats ?

Quant au Touring-Club, sans conteste loin de là, — les grands services que rend cette association, il nous est bien permis de sourire à l'idée d'un révolté proposant à des révoltés une action de ce genre. Dans la société actuelle, nous

ne pouvons qu'être des révoltés, ne l'oublions pas. Le syndicat et la coopérative elle-même, par les subsides qu'elle peut fournir, la lutte économique qu'elle doit engager, sont encore œuvre de révolte.

Et puisque Grave estime « qu'il est impossible de grouper des forces importantes sur des programmes généraux », rappelons-lui notre projet d'entente pour le Syndicalisme libertaire. Il y a là un vaste programme sur lequel la plupart des anarchistes sont d'accord et qu'il ne tiendrait qu'à eux d'exécuter sur une immense échelle : il suffirait qu'ils se groupassent à cet effet de la manière que nous avons indiquée.

Pour Grave, toutes ces besognes, celles qu'il signale comme celles que nous proposons, ne le requièrent pas, personnellement. Il est du petit nombre dont c'est la besogne, comme il l'explique « d'apprendre aux autres, par la brochure et le journal, ce que c'est que l'anarchie. »

Libre à eux. Nous sommes bien loin de méconnaître l'utilité de leur action et nous n'avons jamais failli, dans ce journal, à notre devoir de solidarité envers eux. Seulement, nous pensons qu'à cette œuvre, le petit nombre en question suffit, et que pour la grande majorité, il y a une besogne positive à faire ; nous ne parlons pas de la conquête de la lune ; nous disons une besogne vaste, oui, certes, mais pratique ; et nous voudrions bien que le petit nombre précité ne nous jetât pas ses dogmes dans les roues.

S.

PROPOS D'UN PAYSAN

Fatalité et Déterminisme

Je ne m'effranchirai pas autre mesure, ami Barbassou, de ce que tu as dépeint avec beaucoup de noirceur une Divinité que tu nies. J'ai moi-même reconnu les imperfections de cette même Divinité que j'affirme. Mais de ce qu'il est mauvais, s'ensuit-il que Dieu n'existe pas ? Caligula et Néron ont bien existé, quoiqu'ils fussent des monstres.

En outre, si mauvais que soit Dieu, il est des points sur lesquels il n'a jamais varié. Toujours il a voulu : 1° Que les hommes soient justes ; 2° qu'ils ne se volent pas les uns les autres ; 3° qu'ils s'astreignent à un travail pénible. Son intransigeance sur ces trois préceptes est absolue. Il ne peut donc voir d'un bon œil les crimes capitalistes, pas plus que l'oisiveté et l'opulence des riches. Cela, il faut le rappeler à ces derniers sans fin ni cesse pour qu'ils n'oublient pas dans l'orgie le redoutable inconnu qui les attend par delà la tombe.

Quant à ton objection qu'êtant fataliste, croyant à la prédestination et à la grâce, je n'ai pas à me décarasser pour changer les désseins providentiels, eh bien j'y vais faire une réponse importante en retournant ton argument contre les athées qui croient eux aussi à la Fatalité, au Déterminisme, aux lois inéluctables de la biologie. S'ensuit-il que les athées se laissent aller à la non-chalance et évitent de se tracasser pour améliorer les conditions sociales ? Je vois d'ici la réponse que feront les matérialistes, anarchistes et syndicalistes si leur disait qu'ils n'ont pas besoin de se donner de peine, tout étant déterminé d'avance par les lois de la nature. Ils répandraient en riant : c'est possible, mais il nous plait d'essayer de dompter les fatalités naturelles. De même les chrétiens consciens qui nient le libre arbitre et croient à la prédestination répondront ceci : c'est possible que les idées et les actes des riches soient dirigés par Dieu qui est lui-même capricieux et incompréhensibles, mais il nous plait de harceler ce Dieu, pour qu'il inspire aux riches l'inquiétude de l'au-delà et qui sait ? peut-être que Dieu aime à être harcelé ; les prières sont des vraies scies qui plaisent à son caractère.

Il y a peut-être, mon cher Jacques, une nuance entre la fatalité admise par toi, c'est-à-dire la prédestination et la grâce, toutes choses fort arbitraires et le Déterminisme scientifique des matérialistes modernes. Celui-ci ne considère pas comme un facteur négligeable de l'évolution, l'activité humaine de plus en plus consciente qui arrive aujourd'hui à diriger les événements, à dompter les éléments rebelles, à se mesurer avec les forces hostiles de la nature ; à l'action du milieu qui pèse sur les individus, il peut opposer l'action des individus qui modifient et changent le milieu.

Tu vois que nous sommes rudement éloignés des faveurs octroyées par une Divinité capricieuse. Notre déterminisme ne s'accommode pas plus de la prédestination chrétienne que du fatalisme du musulman qui laisse bêtement brû-

ler son gourbi, parce que c'était écrit et que telle est la volonté d'Allah. Il tient compte de l'effort opiniâtre, de la lutte constante, de l'ascension continue vers un mieux être, vers plus de liberté et de bonheur.

Le chrétien, lui, a beau dire et beau faire. Son royaume n'est pas de ce monde. La terre n'est qu'une vallée de larmes, — le désert qu'il faut traverser rapidement pour arriver à la Terre promise, l'étroit vestibule de la vaste habitation qu'est le Ciel.

Tu as entendu Sébastien Faure, car tu étais avec moi quand il fit dans une ville voisine sa conférence sur la *Fatalité du christianisme* : On ne met pas dans un vestibule, disait l'orateur, les meubles précieux, ni les tables chargées de mets succulents, etc. A quoi bon ? puisque ce n'est qu'un endroit de passage. Pourquoi les chrétiens s'inquiètent-ils de notre minuscule planète : pourquoi s'occuperaient-ils de l'aménager, de l'orner pour en rendre le séjour harmonieux et beau ? Nous ne faisons qu'y passer, notre patrie est le Ciel.

Tu m'as dit aussi qu'avez-vous des absurdités scientifiques sur l'arriver, en géométrie et en algèbre, à de surprenants résultats. C'est possible. Ne connaissant rien à ces sciences, je me garderai de te contredire. Mais si tu veux déduire de ces faits que de l'hypothèse absurde, Dieu, on peut obtenir une bonne conclusion, je m'inscris en faux.

Tu m'as dit aussi qu'avez-vous des absurdités scientifiques sur l'arriver, en géométrie et en algèbre, à de surprenants résultats. C'est possible. Ne connaissant rien à ces sciences, je me garderai de te contredire. Mais si tu veux déduire de ces faits que de l'hypothèse absurde, Dieu, on peut obtenir une bonne conclusion, je m'inscris en faux.

Il faut à tout prix chasser Dieu, ce Dieu qui donne de bons préceptes, mais ne les pratique pas, l'exclure des relations sociales comme la science l'a exclue de l'espace. Cette ombre évanouie, nous respirerons enfin. Nous délaissions l'au-delà pour reconquérir le paradis terrestre. Abandonne-le donc ton mauvais Dieu, ami Jacques.

— Je crois, ami Barbassou, que nous ne pourrons nous entendre. Nous nous débattons, c'est vrai, dans le contradictoire et dans l'absurde, mais cela n'est qu'apparent : « Un peu de science, dit-on, nous éloigne de Dieu, mais beaucoup de science nous y ramène ». Cette phrase, incertaine aujourd'hui, deviendra sûrement certaine. Les absurdités du christianisme, son merveilleux, ses miracles seront peut-être des faits scientifiques dans les siècles futurs. J'ai déjà dit que des phénomènes chimiques et de suggestion expliquent le mystère de l'Incarnation. Le mystère de la Rédection se comprend facilement avec une Divinité capricieuse et méchante.

Il est une chose que tu viens de dire et que je tiens pourtant à relever. C'est

la comparaison du vestibule renouvelé de Sébastien Faure. Sans doute le vestibule n'a pas besoin d'ornements de prix et de mets savoureux, mais doit-on tolérer que l'on vole et que l'on assassine, même dans un vestibule ?

Le communisme me paraît le meilleur moyen d'empêcher le vol et l'assassinat. Lui seul peut imposer à tous l'observation du triple précepte dont j'ai parlé au début de cet entretien et je ne le vois nullement incompatible avec le christianisme.

Tu m'objecteras sans doute les Japonais qui sont shintoïstes, mais ils nous suivent et ils n'ont fait que copier les peuples chrétiens — sont très supérieurs aux peuples d'Asie et d'Afrique : musulmans et bouddhistes.

Tu m'objecteras sans doute les Japonais qui sont shintoïstes, mais ils nous suivent et ils n'ont fait que copier les peuples chrétiens.

— Je ne t'objecte rien du tout, Jacques, car en voilà assez pour aujourd'hui. mais dimanche, nous reprendrons notre entretien et nous conclurons une bonne fois pour toutes.

Le Père Barbassou.

Quelques Explications

Je suis : 1° un type de mauvaise foi ; 2° un lâche qui se dérobe quand on lui pose une question précise ; 3° un lamentable poivrot qui trouve des sujets d'articles dans la fumée de sa bouffarde ou dans le fond de son apéritif ; 4° un calomniateur.

Je suis tout cela ; n'en doutez point, c'est Lorulot qui le dit. Je suis de mauvaise foi parce que je me suis permis de critiquer la méthode qu'emploient les camarades de l'Anarchie pour leur propagande. Je me dérobe parce que, ayant commenté dans le *Libertaire* une phrase de la déclaration que lut Charles-Albert en Cour d'assises, je n'ai pas continué à discuter indéfiniment ; un poivrot parce que je trouve ridicule que l'on jette l'anathème à celui qui ne trouve pas mauvais de boire une verre de vin pur ni de fumer une pipe si cela lui fait plaisir. Notez que j'avais dit « qu'il était nécessaire, utile, de faire comprendre que trop consommer de vin et de tabac était extrêmement dangereux. »

Maintenant, que Lorulot se rassure, je ne confonds pas, je n'ai jamais confondu l'action de l'Anarchie avec celle du groupe scientifique (?) qui institua Paraf-Javal. J'ai parlé de « progression géométrique » pour citer un mot, simplement.

Je ne veux pas recommencer l'article qui me vaut les compliments de Lorulot, mais pourtant je suis obligé de répondre à ce qui suit.

« Où avons-nous dit que la musique était une dépravation, que la peinture était inutile ? »

« Eh bien ! mais c'est vous, Lorulot, qui avez dit cela ; il y a déjà quelque temps, évidemment, mais je pensais que vous professiez toujours les mêmes sentiments à l'égard de la peinture et de la musique. »

Relisez vos articles, dans la collection de l'Anarchie, et souvenez-vous de Gueulin qui avait acheté un phonographe pour se dégourdir de la musique ; qui mangeait des grains de blé, nourriture idéale ; qui s'était taillé dans la toile de sac, un costume spécial, oh ! très simple. Son apparition dans la rue ainsi accourré lui valut même un joli succès.

Vous n'êtes pas Gueulin, c'est entendu, mais vous étiez son ami, son disciple, vous organisiez avec lui des causeries sur le sujet qui vous était cher : l'inutilité de la peinture, de la sculpture, de la musique, etc. ; encore une fois relisez-vous.

Maintenant continuez à abreuver de sarcasmes les révolutionnaires, et continuez aussi votre apostolat ; peu nous chantent d'être, selon vous, ressasseurs de lieux communs et médiocres propagandistes ; nous avons de vous exactement la même opinion.

Et vous pouvez imprimer en toutes lettres que je suis un être de mauvaise foi, alors que vous parlez de moi, comme si j'avais fait l'apologie de l'alcool et du tabac. Après cette preuve de loyauté, il ne me convient pas de discuter davantage avec vous.

Eugène Pironnet.

Théâtre du Peuple

La Fédération de l'Ameublement convie les amis à assister à la représentation donnée par Anticiné Ibis au bénéfice des camarades en grève de la maison Sanyas et Potipot, le samedi 3 septembre, à 8 heures et demie, salle de l'Université Populaire du Fanbourg Saint-Antoine, 157.

Le programme comprendra : *Boubouroche*, deux actes de Courteline ; *Hors les Lois*, un acte de Louis Marsolais et Arthur Byl, créé au théâtre Antoine en 1897 ; *Armand-Vassy*, dans son numéro réalisé par Jean Misère.

Prix unique : 0 fr. 50.

LE BON PATRON

Il y a des énergumènes qui osent assurer que le mot « patron » est synonyme d'exploiteur. Il est pourtant de bons patrons ; j'en ai vu un, je lui ai parlé et il existe comme vous et moi.

M. Isaac Bloch est un gros Monsieur, comme tous les gros Messieurs. Il est vêtu avec recherche, arbore d'élegants gilets à rayures, comme en portent certains jockeys ; il a le cheveu rare et teint, la moustache arrogante, le nez imposant, le menton épais, l'œil porcin. Quand il marche, il pose fortement ses pieds sur le sol, comme un personnage conscient de la supériorité des fonctions qu'il remplit. Depuis 20 ans, il a enrichi son pays — et lui-même — en dotant très patriotiquement la France d'inventions nouvelles, — acquises à vil prix.

Les manières rondes et cordiales séduisent aussitôt ceux qui l'approchent. Il a une façon affable de parler à son personnel qui lui a conquis tous les coeurs. Lui présente-t-on quelque requête : Une demande d'augmentation par exemple ? jamais il ne refuse de l'écouter. A l'emploi sollicité, il dit même : « Vous m'intéressez beaucoup, jeune homme, vous êtes intelligent, travailleur, sérieux ; il vous faut chez moi une situation digne de vous ; j'y songerai. »

Mais M. Bloch a tant d'occupations qu'il oublie parfois sa promesse. Si l'employé la lui rappelle, il se frappe le front, se gourmande.

« Où donc avais-je la tête ? évidemment votre demande est très juste ; vos forces se perdent ici ; malheureusement je ne vois pas chez moi d'emploi digne de vous. Vous avez de l'ambition, et je vous en félicite. Allez de l'avant, mon ami ! Quittez ma maison ; je vous regretterai, mais ne vous en voudrai nullement, et plus tard, quand vous aurez fait votre chemin, vous aurez la satisfaction de penser que c'est moi qui vous ai montré la route... »

Moi aussi, j'ai été ambitieux, jeune homme... et

Pour le Syndicalisme libertaire

Chez les Employés

Les occupations du bureau ne sont pas très absorbantes, M. Bloch ne l'ignore point et, comme c'est un homme d'action qui n'aime pas qu'on reste inactif autour de lui, il prétend utiliser la présence de son employée pour d'autres travaux que ceux de la machine à écrire, par exemple.

Autant l'avouer, le bon patron a un faible pour les jeunes filles. Jolies ou laides, peu importe ; il faut qu'elles soient très jeunes, et que ce soient de « vraies jeunes filles », de celles qui ignorent l'amour, et qu'on peut initier en paroles, à défaut de mieux.

Alice qui s'est découvert la vocation du mariage a été l'objet de sa sollicitude toute particulière. Par dévouement, et parce que les mauvais ménages ont souvent pour cause une initiation malfaisante, M. Bloch n'a pas hésité à revendiquer le droit de cuissage. « Les jeunes gens sont pour la plupart inexpérimentés, a-t-il dit ; j'ai, avec l'expérience, du tact, de la délicatesse ; vous ne sauriez mieux choisir. » En vain, la jeune fille objecte qu'elle aime son futur mari et qu'elle ne veut pas appartenir à un autre, le philosophe s'indigne. « Mais sans doute ; je veux seulement vous éviter les réalités trop brusques du mariage... Il s'agit d'un simple simulacre, mon enfant... »

Et bien, non, Alice, a préféré attendre. Alors la sollicitude du bon patron s'est étendue plus loin.

« Une femme, a-t-il dit d'un air soucieux, doit rester chez elle, veiller à son ménage, s'occuper de son mari... Je connais la vie, mon enfant, et je sais que la désunion arrive quand la femme n'est pas au foyer ; il ne faut plus que vous travailliez. »

— « Nous ne sommes pas riches, et je dois apporter aussi ma part dans le ménage. »

Mais M. Bloch tient à son idée. On peut faire des travaux chez soi... lesquels, il n'en sait rien, n'importe ; et puis, une fois mariée, elle aura trop la préoccupation de son intérieur, elle travaillera avec moins d'attention au bureau ; enfin, il ne peut pas la garder près de lui, voilà tout. Si elle veut s'entêter et travailler ailleurs, libre à elle ; M. Bloch est certain de faire son devoir en la renvoyant à son ménage, à son mari.

On dit encore que la vertu n'a pas sur terre sa récompense. Mais non ; le vrai mérite se découvre tôt ou tard. M. Bloch, le bon patron, le philanthrope, vient d'être promu au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Renée Dorient.

Nous recevons de camarades militants du Syndicat des Employés l'appel ci-dessous dont le Conseil d'administration dudit Syndicat a impitoyablement refusé l'insertion dans l'organe syndical : La Tribune des Employés.

Nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'il répond à notre manière de voir sur la question en que nous prouvons ainsi qu'il ne sert de rien d'imposer le silence alors que certaines choses doivent être dites.

Pas de Pontifes !

Camarades,

Plusieurs demandes de modifications à nos statuts syndicaux ont été inscrites à l'ordre du jour de notre dernière assemblée générale et reportées à notre prochaine assemblée générale extraordinaire pour plus ample discussion.

Une de ces demandes tend à supprimer la dernière phrase de l'article 10, disant : « A l'expiration de leur mandat, les administrateurs ne pourront être rééligibles que dans le délai d'un an. »

Nous ne saurons trop appeler votre attention sur l'importance, à notre avis capitale, de cette proposition et sur le résultat funeste qu'elle pourrait avoir si elle était adoptée.

En effet, c'est au sortir d'une lutte intense et nécessaire dans le sein de la Chambre syndicale, que beaucoup d'entre nous ont voulu préminir la nouvelle organisation contre toute dictature de coterie possible, en évitant que les fonctionnaires élus de notre Syndicat puissent s'éterniser dans leurs fonctions, et finir par croire inévitablement que notre Syndicat est devenu leur chose. La phrase citée plus haut et qu'il est question de supprimer, nous donnait à cet égard la plus absolue garantie.

Les arguments produits à l'appui de cette proposition ne sont pas négligeables, sans doute, mais ils n'invoquent que des motifs secondaires qu'il est facile aux syndiqués de dissiper pour peu qu'ils le veuillent.

Le premier de ces arguments invoque l'inactivité des dix-sept nouveaux membres du Conseil qui n'ont assisté en moyenne qu'à dix séances sur vingt-quatre, ce qui est, évidemment, déplorable. Mais quelle en est la cause ? si ce n'est que ces camarades ont été sollicités au dernier moment devant la pénurie des candidats et nullement désignés pour leur zèle et leurs aptitudes syndicalistes.

Le deuxième argument prétexte l'impossibilité où seraient de bons militants qui ont fait leurs preuves, de continuer leur action hors du Conseil d'administration.

Le troisième, enfin, présente comme garantie contre tout accaparement, la faculté qu'ont les assemblées générales de critiquer la gestion du Conseil et de ne pas le réécrire le cas échéant.

Sur le premier argument, notre Syndicat

est amené à faire la preuve de sa vitalité et de sa progression. Puisque les délégués des Sections et des Catégories sont destinés, dans la pensée des initiateurs de ce classement et à bref délai, à former directement le Conseil d'administration, celles-ci sont toutes qualifiées pour désigner des candidats au Conseil en temps voulu et en toute connaissance de cause.

Quant à l'impossibilité pour un militant d'exercer son activité hors du Conseil, ce prétexte du deuxième argument est rendu sans valeur par le fait que, actuellement, les meilleurs militants et les plus agissants ne sont pas tous membres du Conseil.

Sur le troisième argument : seuls ceux qui n'ont pas vécu les luttes de la rue de la Reynie peuvent l'accepter. Les autres savent par une pénible expérience qu'il suffit d'un ambitieux de mauvaise foi suivi de quelques partisans, pour annihiler souverainement tous les votes d'assemblées générales prononçant leur déchéance ou se refusant, par manque de confiance, à leur renouvellement leur mandat. C'est, dans ce cas, les incessantes luttes fratricides et les innombrables scissions.

En résumé, nous vous demandons, camarades, de désigner dans l'une des plus prochaines séances de votre section ou de votre catégorie, deux candidats remplissant les conditions statutaires, pour le renouvellement de la moitié du Conseil d'administration, qui doit avoir lieu à l'assemblée générale ordinaire du quatrième trimestre de 1910. Cela constituera une liste de vingt candidats correspondant aux seize membres du Conseil à remplacer et quatre suppléants, laquelle aura l'avantage de représenter directement les sections et catégories.

Vous voudrez bien vous inspirer, dans votre choix, des qualités des militants que vous connaissez mieux, aujourd'hui que vous vous fréquentez davantage dans vos Sections et vos Catégories. Vous ne perdrez pas de vue que vos candidats doivent être aptes à bien administrer, comme simples membres du Conseil et éventuellement comme membres du bureau et aussi comme secrétaire, notre Syndicat dont la destinée est si prometteuse d'action puissamment libératrice.

Et quand vous aurez fait cette amicale et fraternelle sélection, vous serez plus décidés et plus fondés que jamais à rejeter énergiquement, au cours de l'assemblée extraordinaire de septembre, toute proposition susceptible, en mutilant notre organisation pour une simple question d'opportunité, de nous ramener aux pratiques malpropres et malsaines de la rue de la Reynie.

Bien que le Syndicat des Employés soit en même temps une école d'émancipation, il ne saurait être divisé en professeurs et en écoliers.

Pas d'hommes indispensables ! Pas d'inamovibles ! Pas de pontifes !

Par ordre de la 2^e Catégorie :

Le secrétaire-délégué : DUFFAU.

Néo-Malthusisme international

Un bureau néo-malthusien de correspondance et de résistance a été constitué à la troisième Conférence de la Fédération Universelle de la Régénération humaine, les 28 et 29 juillet 1910, à La Haye (Hollande). Il entre dès maintenant en activité.

Pour organiser le mouvement néo-malthusien international et pour créer une caisse capable de résister aux poursuites dont sont menacés les propagandistes des divers pays, les soussignés élus par la Fédération sollicitent l'adhésion et la cotisation volontaire de tous les partisans de la propagande de prudence procréatrice.

Dr. C. V. Drysdale, Whitesands, Grammarschool Hill, Reigate, London, président.
Dr. J. Rutgers, Verhulststraat 9, La Haye (Hollande), secrétaire.

G. Hardy, 29, rue Pixérécourt, Paris 20^e, trésorier.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art et le Peuple, par Maurice Robin. (Edition des Hommes du Jour, 20, rue du Louvre).

M. Robin nous est témoin que les dissensions artistiques, émanant de l'artiste lui-même, n'offrent en général qu'un amas de lieux communs... voire d'inexactitudes...

M. Matisse, quand il consacre de nombreuses pages à l'explication de son « esthétique », nous induit à penser que l'objectivité est une qualité rare chez les peintres...

Notre ami Maurice Robin est-il l'exception qui confirmera la règle ?

L'excellent opuscule qu'il vient de publier aux *Hommes du Jour* nous oblige à le penser.

L'Art et le Peuple, tel est le titre de ce petit volume, n'a d'autre objet que de purger les questions artistiques de toutes les erreurs qu'ont accumulé sur elles les études incomplètes d'hommes incompétents et prétentieux.

Maurice Robin s'élève d'abord contre l'exclusivisme que les bourgeois prétendent inconsciemment aux artistes... Il nie qu'un peintre véritable ait vraiment la capacité de se spécialiser, de se cantonner dans une fabrication unique de portraits ou de paysages pour les besoins de la cause.

Il nie que tous les peintres soient des commerçants. Il nie que tous les peintres soient des commerçants. Il nie que tous les peintres soient des commerçants. Il nie que tous les peintres soient des commerçants. Il nie que tous les peintres soient des commerçants.

Onze hommes, enfouis dans les pénitenciers et travaux publics, dans trois mois, sur un effectif de 45 hommes, c'est un record navrant, mais incontestable, les noms sont là, et les hommes souffrent à Douvres et à Oranienbourg.

Ce sont des faits d'un contrôle facile. A Colomb-Béchar, des faits analogues se sont passés.

Le détachement est campé sous des tentes coniques aux abords de la palmeraie, les hommes sont sous la tente individuelle, dite « tombeau », en plein soleil, malgré la chaleur torride, à environ 250 mètres du camp.

Un homme, nommé Maurin, actuellement à Béchar, las de souffrir sous sa tente, chercha à se sauver, à 9 heures du soir, le 24 juillet 1909. Rattrapé quelques minutes après par les tirailleurs, il eut la tête ouverte, après avoir été roué de coups, par le sergent Floquet, qui l'avait attaché à la crapaudine. Un autre chaouch vint au secours de son collègue et, prenant son revolver par la courroie, il frappa à coups redoublés sur le pauvre malheureux étendu sur le sable, ficelé à ses pieds.

Le sergent Floquet, resté seul, appela le tirailleur qui chercha à faire subir au chasseur Maurin les derniers outrages qu'un homme puisse subir par l'indigène ; le tirailleur refusa. Un autre homme puni assista à toute la scène, sous sa tente placée

Le Communisme Étatiste

par Michel Bakounine (1)

Voilà ce qui sépare M. Marx de M. de Bismarck ; c'est la forme et les conditions de gouvernement. L'un est aristocrate et monarchiste quand même ; l'autre est quand même républicain, et, par-dessus le marché, démocrate socialiste et républicain socialiste.

Voyons maintenant ce qui les unit. C'est le culte quand même de l'Etat. Je n'ai pas besoin de le prouver pour M. de Bismarck, ses preuves sont faites. Il est, de la tête aux pieds, un homme d'Etat, et rien qu'un homme d'Etat. Mais je ne crois pas avoir besoin non plus de trop grands efforts pour prouver qu'il en est de même de M. Marx. Il aime à tel point le gouvernement, qu'il a voulu en instituer un dans l'Association internationale des travailleurs ; et il adore tellement le pouvoir qu'il a voulu, fût-ce la chose la plus humaine du monde, est mauvais. Cette morale s'appelle le *patriotisme*.

L'Etat, pour sa conservation, doit être nécessairement puissant au dehors ; mais s'il l'est au dehors, il le sera infailliblement au dedans. Tout Etat devant se laisser inspirer et diriger par une morale particulière, conforme aux conditions particulières de son existence, par une morale qui est une restriction et par conséquent la négation de la morale humaine et universelle, devra veiller à ce que tous ses sujets, dans leurs pensées et surtout dans leurs actes, ne s'inspirent aussi que des principes de cette morale patriote ou particulière, et qu'ils restent sourds aux enseignements de la morale purement ou universellement humaine. De là résulte la nécessité d'une censure de l'Etat ; une liberté trop grande de la pensée et des opinions étant, comme le pense M. Marx, avec beaucoup de raison d'ailleurs, à son point de vue éminemment politique, incompatible avec cette unanimité d'adhésion réclamée par la sûreté de l'Etat. Que telle soit,

en réalité, la pensée de M. Marx, cela nous est suffisamment prouvé par les tentatives qu'il a faites pour introduire, sous des prétextes plausibles, en la courant d'un massif, la censure dans l'Internationale.

Mais quelle que soit la vigilance de cette censure, alors même que l'Etat prendrait exclusivement entre ses mains toute l'éducation et toute l'instruction populaires, comme l'a voulu Mazzini, et comme le veut aujourd'hui Marx, l'Etat ne pourra jamais être sûr que des pensées prohibées et dangereuses, ne se glissent pas en contrebande dans la conscience des populations qu'il gouverne. Le fruit défendu a tant d'attrait pour les hommes, et le diable de la révolte, cet ennemi éternel de l'Etat, se réveille si facilement dans leurs cœurs lorsqu'ils ne sont pas suffisamment abrutis, que ni cette éducation ni cette instruction, ni même cette censure, ne garantissent suffisamment la tranquillité de l'Etat. Il lui faut encore une police, des agents dévoués qui surveillent et dirigent, secrètement et sans que cela paraisse, le courant de l'opinion et des passions populaires. Nous avons vu que M. Marx lui-même est tellement convaincu de cette nécessité, qu'il a cru devoir remplir de ses agents secrets toutes les régions de l'Internationale, et surtout l'Italie, la France et l'Espagne.

Enfin, quelque parfaite que soit, au point de vue de la conservation de l'Etat, l'organisation de l'éducation et de l'instruction populaires, de la censure et de la police, l'Etat ne peut être sûr de son existence tant qu'il n'a point pour le défendre contre les ennemis de l'intérieur, contre le mécontentement des populations, une force armée. L'Etat, c'est le gouvernement de haut en bas d'une immense quantité d'hommes très divers au point de vue du degré de leur culture, de la nature des pays ou des localités qu'ils habitent, de leur position, de leurs occupations, de leurs intérêts et de leurs aspirations, par une minorité quelconque ; cette minorité, fut-elle mille fois éluée par le suffrage universel et contrôlée dans ses actes par des institutions populaires, à moins qu'elle ne soit douée de l'omnipotence, de l'omniprésence et de la toute-puissance que

les théologiens attribuent à leur Dieu, il est impossible qu'elle puisse connaître, prévoir les besoins, ni satisfaire, avec une égale justice, aux intérêts les plus légitimes, les plus pressants de tout le monde. Il y aura toujours des mécontents, parce qu'il y aura toujours des sacrifices.

D'ailleurs l'Etat, comme l'Eglise, par sa nature même, est un grand sacrificeur d'hommes vivants. C'est un être arbitraire au sein duquel tous les intérêts possibles, vivants, tant individuels que locaux, viennent se rencontrer, se heurter, s'entre-détruire, dans la conscience des populations qu'il appelle l'intérêt commun, le *bien public*, le *salut public*, et où toutes les volontés réelles, s'annulent dans cette autre abstraction qui porte le nom de *volonté du peuple*. Il résulte de là que cette soi-disant volonté du peuple n'est jamais autre chose que le sacrifice et la négation de toutes les volontés réelles des populations ; aussi bien que ce soi-disant bien public n'est rien que le sacrifice de leurs intérêts. Mais pour que cette abstraction omnivore puisse s'imposer à des millions d'hommes, il faut qu'elle soit représentée et soutenue par un être réel, par une force vivante quelconque. Eh bien ! cet être, cette force ont toujours existé. Dans l'Eglise, ils s'appellent le clergé, et dans l'Etat, la classe dominante ou gouvernante.

Dans l'Etat populaire de M. Marx, nous dit-on, il n'y aura point de classe privilégiée. Tous seront égaux, non seulement au point de vue juridique et politique, mais au point de vue économique. Au moins on le promet, quoique je doute fort que, de la manière dont on s'y prend et dans la voie qu'on veut suivre, on puisse jamais tenir sa promesse. Il n'y aura donc plus de classe privilégiée, mais un gouvernement, et, ce marquera le bien, un gouvernement excessivement compliqué, qui ne se contentera pas de gouverner et d'administrer les masses politiquement, comme le font tous les gouvernements aujourd'hui, mais qui encore les administre économiquement, en concentrant en ses mains la production et la juste répartition des richesses, la culture de la terre, l'établissement et le développement des fa-

briques, l'organisation et la direction du commerce, enfin l'application du capital à la production par le seul banquier, l'Etat. Tout cela exige une science immense et beaucoup de têtes débordantes de cervelle (2) dans ce gouvernement. Ce sera le règne de l'intelligence scientifique, le plus aristocratique, le plus despique, le plus méprisant de tous les régimes. Il y aura une nouvelle classe, une hiérarchie nouvelle de savants réels et fictifs, et le monde se partagera en une minorité dominante au nom de la science, et une majorité ignorante. Et alors gare à la masse des ignorants !

Un tel régime ne manquera pas de soullever de très sérieux mécontentements dans cette masse, et, pour la contenir, le gouvernement illuminateur et émancipateur de M. Marx aura besoin d'une force armée, non moins sérieuse. Car le gouvernement doit être fort, dit M. Engels, pour maintenir dans l'ordre ces millions d'analphabètes, dont le soulèvement brutal pourrait tout détruire et tout renverser.

Vous voyez bien qu'à travers toutes les phrases et toutes les promesses démocratiques ou socialistes du programme de M. Marx, on retrouve dans son Etat tout ce qui constitue la propre nature despote et brûlante de tous les Etats, quelle que soit la forme de leur gouvernement, et qu'à la fin des comptes l'Etat populaire, tant recommandé par M. Marx, et l'Etat aristocratique-monarchique, maintenu avec autant d'habileté que de puissance par M. de Bismarck, s'identifient complètement par la nature de leur but tant intérieur qu'extérieur. A l'extérieur, c'est le même déploiement de la force militaire, c'est-à-dire la conquête ; et à l'intérieur, c'est le même emploi de cette force armée, dernier argument de tous les pouvoirs politiques menacés, contre les masses qui, fatiguées de croire, d'espérer, de se résigner et d'obéir toujours, se révoltent.

(1) Nous extrayons ces pages du 4^e volume des œuvres de Bakounine, composé des manuscrits que j'ai laissés la grand agitateur et que publie Jules Guillaume. Prix de ce volume, 2 fr. 75 ; 3 fr. francs.

(2) Allusion au mot prononcé par le délégué de l'Amérique au Congrès de la Haye : « Les partisans de l'autonomie disent que notre Association n'a pas besoin de tête ; nous pensons au contraire qu'il lui en faut une, avec beaucoup de cervelle dedans. »

à une vingtaine de pas de celle du malheureux Maurin ; cet homme est le chasseur *Lepigeon*.

Un autre, le chasseur Letrèse, privé de nourriture et d'eau, devenu comme un spectre, lacerà sa toile de tente, son couvre-pieds, sa serviette et son képi, pour se tirer de cette discipline maudite. On ne lui donna une toile de tente et un couvre-pieds qu'après l'avoir laissé deux jours couché sur le sable, en plein soleil.

Le sergent Floquet, après avoir attaché Maurin, avait sa tunique remplie de sang ; la ceinture qui avait servi à attacher l'homme en était pleine également ; il fit brûler sa tunique par le chasseur Jaudon, et, partant de la ceinture pleine de sang, le lendemain, il prononça ces paroles : « elle en a bu et en boira encore ».

Nous sommes las de tant de choses ignobles, les esprits sont surexcités ; ils sont les rois du désert, et en prennent plaisir et moi, qui vous écris ces lignes, j'ai été témoignage impuissant de beaucoup de ces infamies. La haine grande dans tous les coeurs ; l'humanité entendra-t-elle le cri des opprimés contre leurs tyans, brutes galonnées, inventeuses de mille tortures, sergents et officiers, qui ont terni leurs galons dans le sang, qui vivent du peuple dont ils tuent les enfants.

Les signatures qui se trouvent au verso de la page attestent la véracité de ces huit pages, et n'ont qu'un désir : voir justice se faire.

Antoine COLOMBANI.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La Biologie, par Ch. Létourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 231 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Lamoignon, 580 pages, 28 figures.

La Physico-Chimie, par le Dr Fauvel. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au **Liber-**
taire ; 2 fr. 25 franco. — Cartonné :
50 centimes en plus.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « *Liber-*
taire », c'est de lui faire des abonnements.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES ANARCHISME

les Martyrs de Chicago 0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkin) 0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkin) 0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkin) 0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropot-
kin) 0 25 0 30
Entre paysans (Malesta) 0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch.
Albert) 0 10 0 15
A B C du libertaire (Lermine) 0 10 0 15
L'Anarchie (Malesta) 0 15 0 20
L'Anarchie (A. Girard) 0 05 0 10
Évolution et Révolution (E. Reclus) 0 10 0 15
Arguments anarchistes (Beaure) 0 20 0 15
La question sociale (S. Faure) 0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus
(S. Faure) 0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion
(Jean Grave) 0 10 0 15
Le Patriotisme, par un bourgeois,
suivi des Déclarat. d'Emile Henr 0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam 1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire 0 50 0 60
De déclarations d'Etievant 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat 0 10 0 15
La chair à canon (Manuel Devaides) 0 15 0 15
Aux conscrits 0 05 0 10
Lettres de pioupious 0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher) 0 13 0 15
L'antipatriotisme (Hervé) 0 20 0 15
Colonisation (Jean Grave) 0 10 0 15
Contre le brigandage marocain 0 25 0 15
La Révolte du 17^{me} 0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI- PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tchernko-
soff) 0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guède) 0 10 0 15
Le droit à la paresse (Lafargue) 0 10 0 15
Boycottage et sabotage 0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave) 0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortuné Henry) 0 25 0 15
L'A B C syndicaliste (Georges Veyet) 0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans
la lutte ouvrière (Nettlau) 0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité
prolétarienne (Stackelberg) 0 10 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit) 0 10 0 15
Le Syndicalisme dans l'évolution so-
ciale (Jean Grave) 0 10 0 15
Grève générale révolutionnaire, grève gé-
nrale révolutionnaire (C. G. T.) 0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget) 0 10 0 15
Les lois scolaires 0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand) 0 05 0 15
Syndicalisme et révolution (D' Pier-
rot) 0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget) 0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé) 0 10 0 15
Le désordre social (Hervé) 0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé) 0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert) 0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux tra-
vailleurs des champs (Ch. Malato) 0 10 0 15
Illusion parlementaire (Laisant) 0 10 0 15

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa-
franca 0 10 0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments) 0 10 0 15
Vues de l'Anarchie social (12 cartes) 0 75 0 95
Cartes postales anticléricales (10 car-
tes) 0 60 0 70

L'Agitation

À la dernière foire électorale la Fédération des groupes ouvriers Néo-Malthusiens tira le manifeste suivant :

Aux travailleurs ; à leurs compagnes

Pour vivre, se développer normalement et s'instruire, les travailleurs sont aux prises avec des difficultés insurmontables. Ils vivent mal avec de trop nombreux enfants, parce qu'un salaire, le plus souvent insuffisant pour deux personnes, doit presque toujours répondre aux besoins de cinq ou six, quand ce n'est d'avantage. C'est donc la misère en permanence au foyer ; pourquoi cette misère ? Parce que la société actuelle est mal organisée.

Nous adressant aux travailleurs, surtout à leurs compagnes, nous leurs demandons : Croyez-vous pouvoir élire convenablement de trop nombreux enfants, souvent non désirés, c'est-à-dire leur donner les soins attentifs que leur santé réclame, l'éducation et le strict bien-être auxquels ils ont droit ? Vos salaires ne vous le permettent pas. Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est nuisible d'augmenter vos charges familiales ? Parce que vous ignorez, vous surtout, compagnes des travailleurs, que sans restreindre votre droit à l'amour, vous pouvez n'être mères qu'à votre gré, grâce aux procédés scientifiques de préservation sexuelle.

Les camarades Alignier et Rossi, candidats Néo-Malthusiens et abstentionnistes de Puteaux et Boulogne signèrent ces plaidoiries.

Ces deux copains se voient inculpés aujourd'hui pour attentat aux bonnes mœurs.

Les magistrales brutes qui les accusent espèrent probablement qu'en attaquant des individus ils détruiront leur propagande, alors que leurs menaces font naître en nous une vigueur nouvelle pour la propagation du néo-malthusianisme qui, bien que n'étant pas un but, n'en est pas moins un moyen de libération.

G. Foll.

TOULOUSE

Nous avons relaté en son temps l'arrestation et la condamnation par le tribunal correctionnel de notre jeune copain René Camus, qui, le 14 juillet dernier, avait crié : « A bas Bribi ! » sur le passage des généraux pendant la revue. Le Lieutenant Pierson avait alors trouvé bon de l'interroger en le poussant à crier : « A bas d'armée ! »

Le Groupe d'études libres du quartier latin vient de se former. Il se réunira régulièrement toutes les semaines en cercle privé, à organiser la plus souvent possible des causeries-conférences publiques. Le groupe étant éclectique, toutes les initiatives seront bien accueillies. Adresser la correspondance, à Leonardo, 3, rue de la Parcheminerie.

Vendredi 2 septembre, *Nos Projets*.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri Chevreau, ancienement Causeries Populaires des 19 et 20^{me}. — Mercredi 7 septembre, réunion par un camarade à désigner. — Mercredi 21 septembre, réunion par le camarade Ferral sur *La Morale Anarchiste*. — Mercredi 28 septembre, 1^{re} conférence sur *La Philosophie de Nietzsche*.

Le Groupe d'études libres du quartier latin vient de se former. Il se réunira régulièrement toutes les semaines en cercle privé, à organiser la plus souvent possible des causeries-conférences publiques. Le groupe étant éclectique, toutes les initiatives seront bien accueillies. Adresser la correspondance, à Leonardo, 3, rue de la Parcheminerie.

Vendredi 2 septembre, *Nos Projets*.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri Chevreau, ancienement Causeries Populaires des 19 et 20^{me}. — Mercredi 7 septembre : Réunion à 9 h. Ce que nous allons faire.

Groupe théâtral du 20^{me}, vendredi 3 et mardi 6, septembre, à 8 h. à siège du Groupe, 5, rue Henri-Chevreau. — Répétition des pièces : *Scru-*

to et *l'Outrage*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du 20^{me} Arr., 5, rue Henri-Chevreau, réunion du groupe le lundi 5 septembre à 8 h. 30.

Ordre du jour : Compte-rendu, moral et financier.

Tous les camarades adhérents ou non sont invités.

Nous prévenons les camarades, qu'une permanence est ouverte tous les lundi de 8 h. 3/4 à

10 h. et que des camarades se tiennent à leur disposition pour tous renseignements ou discussions.

AUBERVILLIERS

Causeries populaires. Jeudi 8 septembre, 17, route de Flandre, salle Godefau, causerie par un camarade sur la Transformation sociale et les anarchistes.

Groupe révolutionnaire des originaire de l'An-

jour. — Samedi 3 septembre, à 8 h. à réunion à Godefau, 17, route de Flandre, Aubervilliers.

Causerie sur la Coopération et suite de la con-

troverse sur le Socialisme.

Devant le renchérissement des vivres, la coopé-

ration est plus que jamais d'actualité, le groupe

fait donc un présent appel aux camarades pour

venir discuter cette question.

Suivant la décision prise de faire de la propa-

gande dans tous les quartiers la prochaine réu-

nion aura lieu à Belleville.

Tous les camarades qui sont décidés à faire une active propagande dans la région rouen-

naise, sont invités à venir aider la 1. S. R.

dans l'énergie campagne qu'elle va entre-

prendre. Le moment est propice à l'action.

Le mouvement de nos camarades cheminots

l'augmentation scandaleuse du prix du pain et

des vivres en général, sont des faits qui doivent faire redoubler d'activité tous les militants.

Camarades, nous comptons sur vous pour

faire de la bonne besogne : vous pensez sans

doute avec nous qu'il est temps de réveiller

notre Région. Pour notre part, nous sommes

décidés à agir, que toutes les bonnes volontés

TOURS

Comité de défense sociale. — En raison du

mouvement qui se fait à Tours, et de ses consé-

quences.

Révocation d'agents de chemin de fer : renvoi

d'ouvriers à la suite de la grève générale du

bâtiment, une réunion aura lieu le samedi 3 sep-

tembre, à 8 heures 1/2 du soir, au restaurant po-

puis, place du Grand-Marché.

Tous les anciens adhérents sont invités à cette réunion. — Urgence

VILLENEUVE-Saint-GEORGES

Les camarades de Villeneuve-Saint-Georges,

vont fonder un Comité de Défense so-

ciale. Ils ont appelé à tous les révolutionnaires,

anarchistes et syndicalistes de Villeneuve-Saint-

Georges et des environs, pour venir grossir leurs rangs et mener la lutte contre l'arbitraire po-

licier et gouvernemental.

La prochaine réunion du Comité est fixée au

samedi 3 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, chez

Henry, restaurant du Pont-de-Fer, à Ville-

neuve. — Ordre du jour : Organisation d'un

meeting en faveur de Rousset. — Une causerie sera faite par un camarade sur l'Utilité du Co-

mité.

A BAS BIRBI !